

De quelques romans régionaux...

Gilles Dupuis

Volume 52, numéro 4 (292), juin 2011

À lire (avant de mourir)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (2011). De quelques romans régionaux... *Liberté*, 52(4), 28–31.

DE QUELQUES ROMANS RÉGIONAUX...

S'il y a une chose que les conservateurs de Stephen Harper ont bien tenté de comprendre au Québec, mais en visant mal — il fallait aussi cibler la culture et non seulement l'agriculture et autres industries régionales —, c'est que «les conditions gagnantes» pour remporter des sièges dans la province consistaient à miser sur les régions. Chaque électeur a la sienne, hormis l'électorat montréalais auquel le Parti conservateur avait déjà renoncé. Or, si le parti était arrivé à convaincre suffisamment de «régionaux» que le régionalisme est de nouveau la voie populaire au Québec, il aurait récolté suffisamment de voix pour y conserver au moins sa députation, ramenée au lendemain d'élections historiques à une représentation des plus provinciales (bien que supérieure à la peau de chagrin à laquelle s'est trouvée réduite celle du Bloc québécois).

Mais il existe une autre forme de régionalisme distinct de celui qui régnait autrefois, quand le mot était synonyme de conservatisme, de cléricisme et de traditionalisme; un régionalisme qui revient nous visiter (alors que l'autre nous hantait) après une longue éclipse moderniste, voire postmoderniste, soit depuis le passage, pourtant si peu remarquable, du xx^e au xxi^e siècle. Il s'agit, au Québec, d'un régionalisme littéraire qui n'est pas si différent de celui qui s'observe aujourd'hui en France, et qui pourrait se résumer dans la formule apolitique : «Une région sans pouvoir». Sa forme plus politique, au

sens culturel du mot, pourrait s'exprimer dans le slogan : « Ma région à l'écrivoire ! » (mais surtout pas dans la formule « notre » région, comme l'ont si mal compris les conservateurs). C'est de cette forme particulière de littérature régionale que je désire traiter très brièvement dans ces pages de *Liberté*.

Je n'apprendrai rien à personne en disant que depuis la parution des romans de Lise Tremblay (Chicoutimi), d'Hervé Bouchard (« citoyen de Jonquièrre »), d'Éric Dupont (Gaspésie) et de Nicolas Dickner (Rivière-du-Loup), on assiste au Québec à un certain retour du régionalisme en littérature, retour qui s'accompagne d'un intérêt marqué pour la vie de banlieue, notamment chez Michael Delisle et Catherine Mavrikakis. D'autres auteurs, qui ne s'étaient pas particulièrement intéressés à ce phénomène, ont donné récemment des romans « régionalistes », mais où la région romanesque demeure floue, qu'elle soit située au Québec ou ailleurs. Je pense ici aux romans récents de Julie Mazzieri et de Marie-Pascale Huglo. Bref, un courant à contre-courant de la littérature québécoise des trente dernières années, bipolarisée par la tradition nationale et les écritures migrantes, se dessine à l'horizon.

Je n'insisterais pas sur ce phénomène s'il ne signalait qu'une tendance parmi d'autres, une nouvelle mode destinée à entrer dans le canon littéraire sans laisser de traces visibles (lisibles ou audibles) dans le panorama qu'il contribue à refaçonner. Si je tiens à parler de cet épiphénomène, qui ne se laisse d'ailleurs pas réduire à cette dimension, c'est qu'il apporte selon moi une des contributions les plus originales à la littérature d'ici et d'ailleurs, à l'heure de la mondialisation et plus encore de l'altermondialisation. Figurent, au sein de cette production hétéroclite, les romans les plus innovateurs à être parus au Québec depuis l'an 2000, aussi bien sur le plan de la forme et du style que de l'inspiration insufflée par un imaginaire renouvelé.

Quelques titres ? *Dée* (2002) de Michael Delisle, *Mailloux* (2002) et *Parents et amis sont invités à y assister* (2006) d'Hervé Bouchard, *Nikolski* (2005) de Nicolas Dickner, *Le ciel de Bay City* (2008) de Catherine Mavrikakis, *Le discours sur la tombe de l'idiot* (2009) de Julie Mazzieri, *La respiration du monde* (2010) de Marie-Pascale Huglo. Ces romans, très différents les uns des autres quant à la manière et la matière, gravitent cependant autour d'un même noyau, aussi incertain soit-il, enveloppé dans une nébuleuse qui en cache parfois le caractère localisé. Mais ce caractère est bien présent, thématiqué,

évoqué ou simplement suggéré par les auteurs. Qui plus est, c'est en lui que se fait jour une poétique de la région qui n'a plus rien à voir avec le régionalisme du terroir.

Je ne procéderai pas ici à des analyses pointues, ni même à une interprétation globale du corpus. Il y a d'autres lieux pour effectuer ce travail de longue haleine, et aujourd'hui (question de temps ou d'état) j'ai le souffle court. Mais je veux bien indiquer en quoi je considère cette nouvelle constellation dans le ciel du Québec plus intéressante à maints égards que bien d'autres romans satellites qui poursuivent l'exploration de la veine urbaine, américaine, voire migrante de « notre » littérature. Or, je me dois de recourir au possessif collectif tout en le mettant entre guillemets, car, si ce « retour du régionalisme » est caractéristique de ce qui se passe ici, il s'est aussi produit ailleurs, notamment en France dans les romans de Pierre Bergounioux, de Richard Millet et quelques œuvres de Pierre Michon.

C'est que la mine d'inspiration américaine, qui avait trouvé dans les années 1980 au Québec un riche filon avec *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin et *Une aventure américaine* de Jacques Godbout, commence à se tarir, malgré les pépites prometteuses que furent à l'aube du XXI^e siècle *Carnets de naufrage* et *Chercher le vent* de Guillaume Vigneault. Jean-François Chassay et Louis Hamelin défendent toujours avec conviction ce courant de la littérature québécoise, mais on sent que le gisement s'épuise... De leur côté, les écritures migrantes, à la même époque, ont galvanisé une production littéraire qui était devenue sans doute trop monochrome, mais le bois polychrome dont elles se chauffaient commence aussi à manquer... En l'absence de combustible, plus de combustion, et le « migrant » se hâte de se convertir au chauffage électrique de la littérature nationale (gracieuseté d'Hydro-Québec).

Que faire quand les mines sont fermées, faute d'exploitation, et que les forêts sont décimées par la surexploitation ? Richard Desjardins l'a compris, Fred Pellerin aussi à sa façon : se remettre au gaz ou s'en remettre à la bonne vieille chandelle. C'est ce qui se passe, au figuré, avec les romans que j'ai rapidement évoqués. Ils racontent (content ou narrent), du moins en apparence et chacun à leur manière, des histoires locales, régionales ou qui se déroulent à plus petite échelle. Mais ils le font en insufflant au récit, par la voie du style ou le souffle de l'esprit, une vigueur insoupçonnée. Le plus souvent — en fait toujours dans ce cas-ci —, ils mettent en scène des régions appauvries, sordides, délaissées ou abandonnées, où la vie est synonyme

de survie. Très, très loin de la terre généreuse, pourvoyeuse, providentielle, le coin de pays qui sert de cadre à ces histoires est pauvre et mesquin (au sens étymologique du mot). L'envergure est ailleurs, elle réside dans les personnages démunis ou désemparés qui habitent ces espaces dénudés, et dans la voix d'un auteur qui s'est pris d'affection ou de passion pour ces déshérités de la ville.

Voilà les romans que je lis actuellement avec le plus de bonheur. Dans le malheur sans fond et les joies d'occasion qu'ils mettent en scène, je redécouvre ce qui m'a façonné à leur image.